



INFANTERIE ESPAGNOLE — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

ARAGON ET VALENCE¹

PAR MADAME JANE DIEULAFOY.

Le trésor de la Seo. — Notre-Dame del Pilar. — La vierge miraculeuse. — L'Aljaferia. — Le palais des Rois-Catholiques. — La Lonja.
— Le Justicia. — Les fueros.



CURIEUSES
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

ENFIN, la sacristie se vide, l'heure est propice. A l'une de ses extrémités se présente un tableau religieux qui dissimule la porte d'un immense reliquaire. Le sacristain-prêtre introduit une petite clé dans une serrure dont l'entrée est perdue sous l'ombre d'une étoffe, et deux battants doublés de fer s'ouvrent d'eux-mêmes, presque sans bruit, bien qu'ils aient plus de six mètres de hauteur.

Alors, aux rayons du soleil qui envahit la sacristie, apparaissent, se touchant, s'incrustant, se superposant, une profusion de croix, de calices, d'ostensoirs, de ciboires, un trésor dont la vue éblouit avant qu'elle ne charme. Parmi les plus belles pièces — le choix est difficile — on peut citer une couronne d'argent ciselé, énorme, couverte de pierres précieuses; puis une gloire rayonnante et ajourée dont on orne le *sacrario* aux jours de fête, des vases, des encensoirs, des fanaux d'argent destinés aux grandes cérémonies du culte. Au centre se dresse une splendide custode exécutée au xvi^e siècle par un orfèvre français, Pierre Lamassou. Mais le regard quitte bientôt ces merveilles d'orfèvrerie pour se poser sur trois reliquaires d'argent émaillé représentant les bustes de saint Valère, de saint Vincent et de saint Laurent. L'art français les revendique encore. Ils furent commandés à des artistes d'Avignon par Benoît XIII, le célèbre *Papa Luna*, et envoyés au chapitre de la Seo. Le plus beau des trois est sans contredit le chef de saint Valère. Les détracteurs de la statuaire peinte attribuent le charme des belles sculptures polychromes à la patine donnée par le temps et revendiquent pour les siècles des mérites

dus au génie de l'homme. Ici, on ne saurait chercher ni faux-fuyant ni prétexte. Telle l'œuvre est sortie des mains de l'artiste, telle elle apparaît aujourd'hui, car l'harmonie repose sur la combinaison des émaux aux tons invariables et des métaux polis et brillants.

Les chairs du visage, brunes et colorées comme celle d'un homme qui vit au grand air, la splendeur des yeux, les cheveux et la barbe d'or, d'un or qui s'éclaircit et s'argente sur les saillies des ondes et des boucles, la chape incrustée d'émaux cloisonnés rappelant par leur couleur et leur technique les émaux byzantins, la beauté du type, la noblesse du port de la tête, la pureté de la forme désarmeraient la mauvaise foi elle-même.

1. Suite. Voyez p. 1, 13, 23, 37 et 49.

Une balustrade de style gothique en forme de socle entoure le reliquaire. Au-devant, deux anges agenouillés soutiennent l'écu et la tiare du donateur et s'appuient sur l'inscription dédicatoire.

« Dominus Benedictus Papa XIII, prius vocatus Petrus de Luna, Santa Maria in Cosmedus Diaconus Cardinalis dedit hoc relicarium Beati Valeri huic Ecclesie Cæsaraugustanæ anno Domini MCCC nonagesimo Septimo, Pontificatus sui anno tertio; inhibendo sub poena excommunicationis quam contra facientis ipso facto incurrant ne quovis modo alienetis qui sententiæ absolutionem sedi apostolicæ reservavit. » Et derrière le buste se lit encore: « Hic est caput Beati Valerii confessoris et Episcopi hujus Ecclesie Cæsaraugustanæ. »

L'ensemble du reliquaire repose sur une base d'argent ciselé à la Renaissance. Le chef est également couvert d'une mitre précieuse, mais elle aussi, sans doute, a été placée après coup.

Un quatrième reliquaire, de pur travail espagnol et remontant à la fin du XVI^e siècle, représente le Grand Inquisiteur Pierre Arbuez. Il est encore fort beau, et pourtant les chairs où le sang n'afflue pas, l'émail un peu terne, le manteau d'argent martelé semblent froids auprès de la richesse et de la splendeur de saint Valère.

Jadis, ces reliquaires sortaient à l'occasion de la fête del Pilar. Ils prenaient une place d'honneur dans la longue procession où s'assemblent les paroisses et les couvents de la ville. Des choes dont les émaux portent

la trace ont engagé le chapitre de la Seo à interdire ces déplacements dangereux. On se contente de les transporter, une fois l'an, au fond des niches qui leur sont réservées dans le soubassement du grand retable.

Le trésor s'est refermé.

Le sacristain-prêtre ouvre successivement les tiroirs circulaires d'un meuble où sont étendus les ornements. Il soulève avec précaution des soies et des flanelles protectrices et amène à la lumière des chasubles et des chapes, les unes du XV^e, les autres du XVI^e et du XVII^e siècle. Toutes sont dans un état de fraîcheur et de conservation parfait. Ce sont des orfrois splendides où, sur des rinceaux d'or et de soie, se détachent, en une suite de tableaux, de véritables peintures à l'aiguille. Les sujets, empruntés à des scènes de l'Ancien Testament, sont traités dans ce goût païen qu'inspiraient à l'Espagne les artistes italiens de la Renaissance.

« Ce sont Adam et Ève, » dit en baissant les yeux le digne sacristain.

Et bien vite il les voile pour découvrir un ornement porté le Vendredi Saint.

« Memento...! »

Contraste aimable toutefois. Sur un fond de velours noir court une broderie constellée de perles fines dont le bel orient dessine les côtes des feuillages et les pétales des fleurs. Cet ornement date du XVII^e siècle.

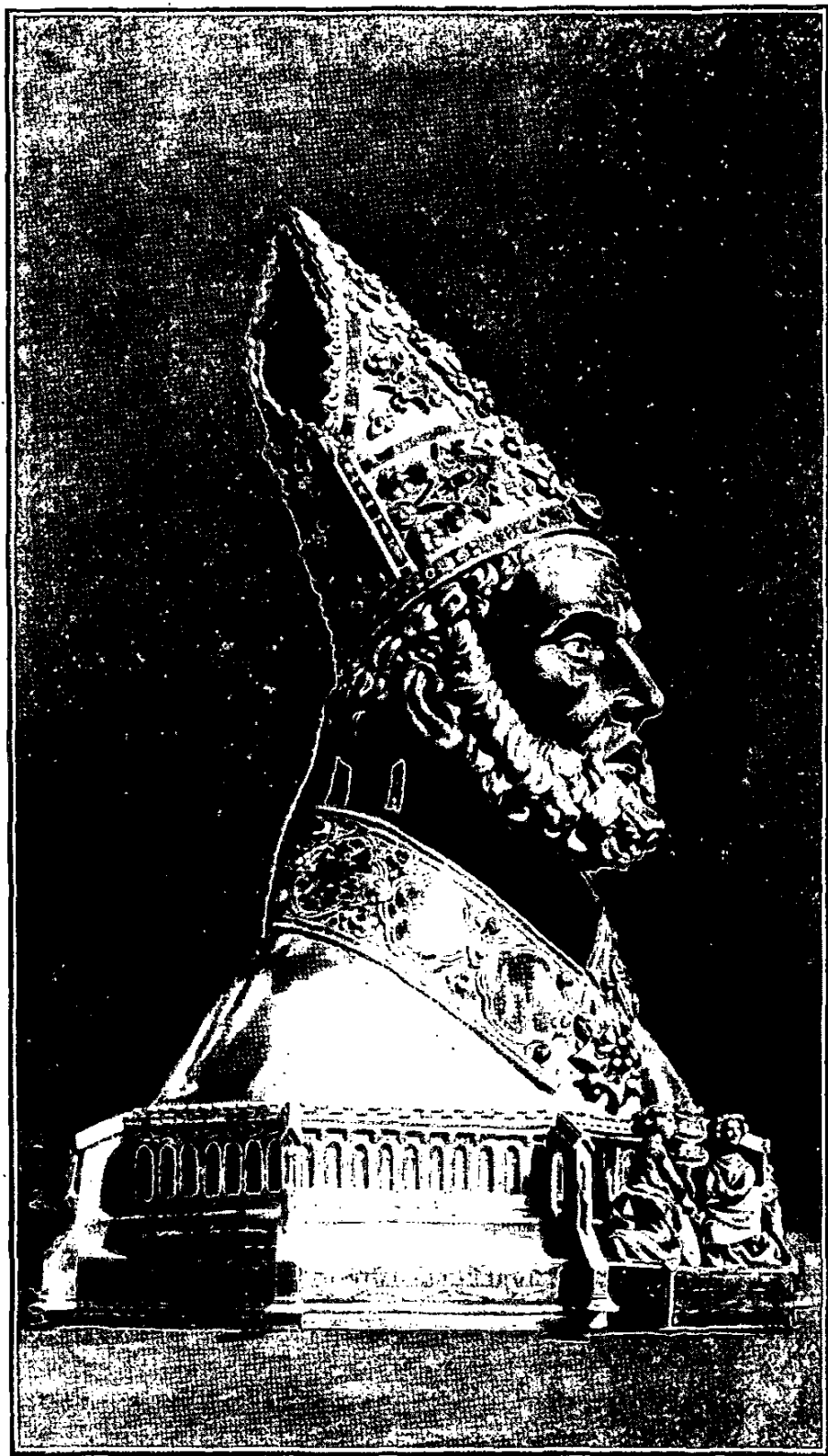
Après l'accueil empressé que nous avons reçu du sacristain-prêtre, comme je me confondais en remerciements :

« Je suis heureux d'avoir pu vous être agréable, me dit-il. Les journaux ont annoncé ce matin l'arrivée à Saragosse de Monsieur et de Madame Dieulafoy. L'intérêt que vous preniez à étudier notre admirable temple nous a permis de vous reconnaître. »

Ma surprise est extrême : je n'aurais jamais

cru que les trésors de la Seo s'ouvrissent si complaisamment sur la recommandation de Darius et de Xerxès. Il faut pourtant bien se rendre à l'évidence.

Après de l'incomparable Seo, auprès des merveilles de tout ordre accumulées par les papes, les rois, les évêques, les artistes et les fidèles, les édifices religieux semés à profusion dans Saragosse paraissent bien



RELIQUAIRE DE SAINT VALÈRE, PROFIL. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

modestes. Et pourtant Notre-Dame del Pilar passe avant la Seo dans les préoccupations pieuses des habitants. Elle est l'objet de la piété, de la ferveur et de l'espoir de tout bon Aragonais. Un entassement invraisemblable de briques, un monument colossal dont les masses et les grandes lignes trahissent l'ambitieux désir de s'égaliser à Saint-Pierre de Rome, tel est le temple projeté sous Charles II par Herrera el Mozo. Dès 1754, époque où l'on posa la première pierre, sa construction et sa décoration furent confiées aux meilleurs artistes que l'Espagne ait produits ou attirés chez elle. La liste en serait longue comme celle des dieux de l'Olympe chantés par Homère. Citons Ventura Rodriguez, architecte, Juan de Leon et Leon de Lazana, Ramirez, Salvas Alvares, sculpteur sur marbre, Antonio Gonzales, Velazquez, Ramon Bayen, Don Francisco et son frère Fortaleza, Paciencia, Cormano, Coello et enfin un contemporain, Goya, ce peintre au tempérament fougueux et sombre qui incarne si bien l'Espagne moderne. Les Aragonais furent fiers de l'associer à leur grand œuvre, se souvenant qu'il était né au village de Fuentetodos, à six lieues de Saragosse.

Quand on suit le pont jeté sur l'Ebre et qu'on aperçoit Notre-Dame del Pilar se reflétant dans les eaux du fleuve, on n'en saisit ni le plan d'ensemble ni les proportions. Ses coupes se mêlent, se nuisent par leur voisinage, paraissent vulgaires sous l'émail

vert, blanc, jaune et bleu de leur couverture de tuile. Peut-être l'aspect si lourd du monument eût-il été corrigé, si trois des quatre tours projetées aux angles n'étaient restées dans les limbes où dorment les projets trop ambitieux.

En résumé, l'impression n'est pas heureuse. Elle se modifie favorablement dès qu'on pénètre à l'intérieur et, bien que la nef centrale soit coupée en plusieurs tronçons par la chapelle del Pilar, l'autel, le chœur du chapitre, le plan devient d'une lecture simple. Si l'on se place à l'extrémité d'une nef latérale que n'interrompt aucun obstacle et si l'on considère les pygmées qui se meuvent à l'autre bout, on prend même conscience d'une grandeur ignorée jusque-là faute d'élément de comparaison. Remuer des montagnes, renouveler l'œuvre des Titans, et aboutir à un pareil résultat, c'est donner sans doute une preuve d'humilité appréciable dans une église, mais commettre aussi une erreur lourde et atteindre à rebours le but souhaité.

J'ai rappelé la légende des Titans. L'effort que révèle Notre-Dame del Pilar fut immense en effet. D'abord une légion d'ouvriers y travailla sans réclamer aucun salaire, poussée par une ardente piété. Plus tard, le trésor royal s'ouvrit aux promoteurs de l'œuvre. Puis on recourut à l'ordre de Calatrava qui s'imposa et constitua une rente à cette intention. Philippe V envoya, lui aussi, d'abondantes largesses. En 1711, il créa même deux grosses prébendes aux Indes occidentales, l'une à Lima, l'autre à Mexico, à condition que



RELIQUAIRE DE SAINT VALÈRE, FACE — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

les titulaires recueilleraient des aumônes destinées à l'achèvement de l'édifice. Ensuite, il décréta l'entrée franche des matériaux employés à la construction. Tant de sacrifices furent enfin couronnés.

Les fêtes célébrées à l'occasion de la dédicace de Notre-Dame del Pilar sont restées légendaires en Aragon. Une immense procession sortit de l'église, parcourut les rues de la ville, se fraya un passage à travers les flots tumultueux des citadins, des villageois et des étrangers. Sur le parcours de la théorie sacrée des arcs de triomphe alternaient avec des autels ornés de guirlandes. Le sol disparaissait sous les pétales de roses, des tentes accrochées aux stillicides voilaient le ciel, aux murailles étaient accrochées des tapisseries et des étoffes précieuses tandis qu'entre les fenêtres, sur les trumeaux, on avait disposé des miroirs de Venise, des statues d'argent, des flambeaux et des torchères allumés, des poésies en langues diverses à la louange de la Mère du Christ. Dans la procession figuraient quarante reliquaires d'argent, les uns représentant les bustes, les autres les statues des patrons de l'Espagne. Puis venait le clergé des paroisses, précédé de ses vingt-cinq croix

d'argent et, à sa suite, les enfants des asiles, les vieillards, les fous, les communautés religieuses, les milices urbaines, les corps de métiers avec leurs bannières flottantes, les massiers, les fifres, les tambours, les timbaliers, des troupes de géants et de *gigantillos* ou fils de géants, tous en de riches costumes, tous en proie à un saint délire comme la foule frénétique entre les rangs de laquelle ils passaient. Dès la rentrée de la procession, on tira des feux d'artifice et l'on dansa sur toutes les places de la ville. Les jours suivants il y eut des mascarades, des cavalcades, des comédies et l'on inaugura une *plaza de toros*, construite sur les plans du chanoine Pignatelli resté plus célèbre dans l'histoire pour avoir conçu et fait exécuter le canal d'Aragon.

Ces fêtes inoubliables se renouvellent chaque année le 12 octobre avec moins d'éclat et de richesse, mais avec une même piété et le même enthousiasme patriotique. Les doctrines révolutionnaires ont pénétré le peuple de Saragosse, la crise commerciale due à la perte des colonies provoque des plaintes acerbes, la bourgeoisie critique son clergé et se rit de l'orgueil des chanoines, le peuple est prêt à renouveler le pillage des couvents, mais au fond du cœur chacun reste attaché à son clocher, pieux envers Notre-Dame, très affectueux pour les saints, ses meilleurs protecteurs en ce monde. Aucun homme politique ne manifesterait la crainte de franchir la porte d'une église, de recevoir les sacrements et de demander les dernières prières. Une conduite différente, loin de flatter les passions populaires, aliénerait les électeurs. Si la révolte gronde parfois et se dresse contre le pouvoir civil et religieux, nul encore ne s'attaque à Dieu et ne méprise sa puissance. Ainsi se conserve le courage simple et la foi robuste qui fait accepter sans murmure les épreuves de la vie.

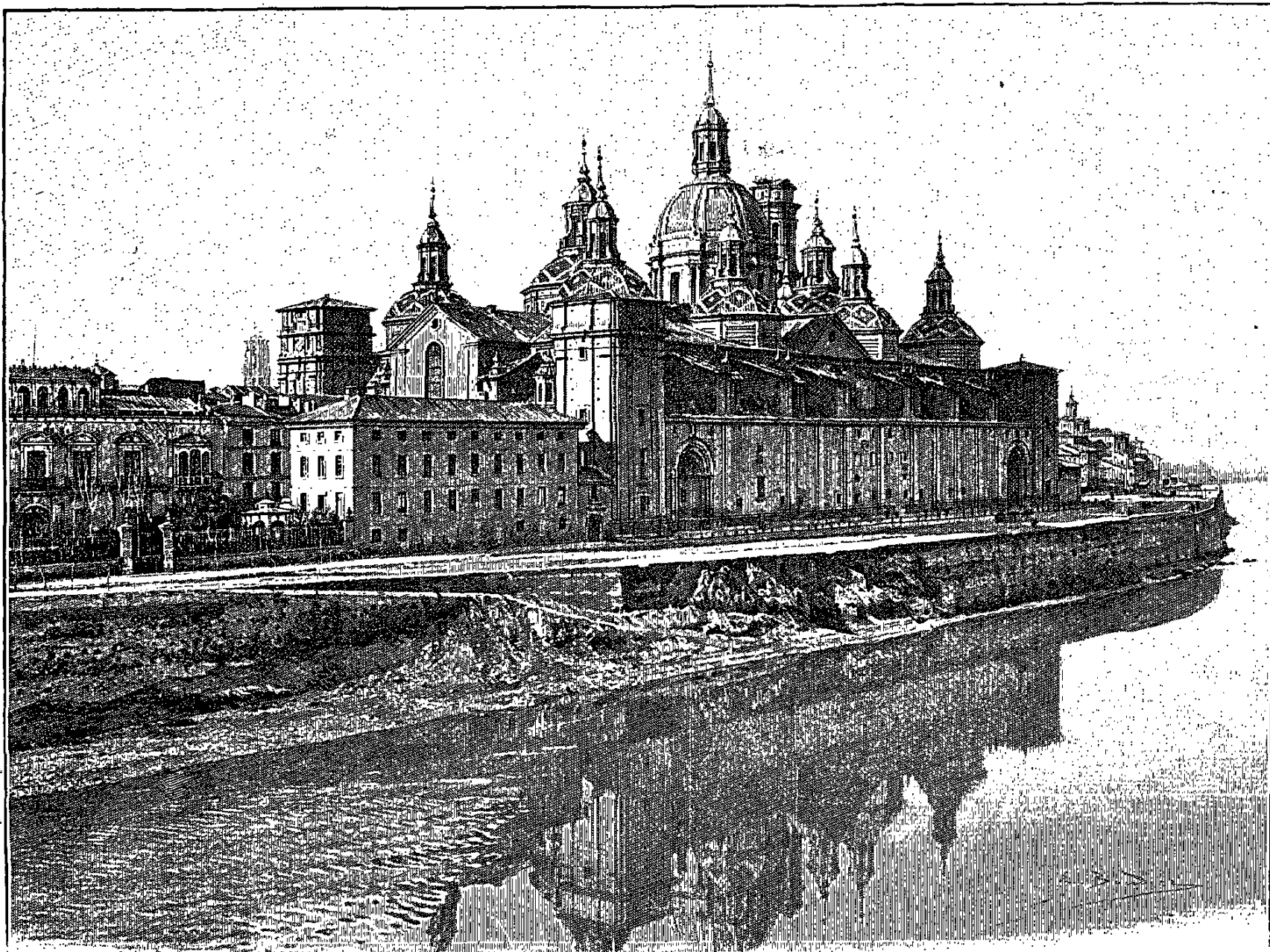
Autant la masse de l'église del Pilar est froide, solennelle, ennuyeuse dans sa magnificence, autant on se laisse émouvoir devant la chapelle élevée dans l'axe de la grande nef à la Vierge miraculeuse.

Ni le style compliqué du *Templeto* dû à Ramirez, ni ces anges charnels, ni ces conques, ni



LA VIERGE DEL PILAR. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

ces guirlandes, ni ces rocaïlles, ni ces nuages cotonneux, ni ces ors, ni ces marbres précieux répandus à profusion dans le sanctuaire, ni même cette profusion de cierges qu'entretient allumés la piété des fidèles, n'impressionnent l'étranger indifférent à une dévotion si locale. Et pourtant il subit comme une contagion sacrée, il est conquis par la piété, ému par la ferveur que trahissent les attitudes, les extases, les mains



NOTRE-DAME DEL PILAR (PAGE 63). — D'APRÈS UN DESSIN DE BOUDIER.

jointes des suppliants. N'étaient-ils pas touchants, ces jeunes conscrits, raides dans leurs uniformes revêtus de la veille, agenouillés, pleins de foi devant Notre-Dame del Pilar et qui lui demandaient, avant leur départ pour Cuba ou les îles Philippines, de les ramener sains et saufs au village où les pleuraient déjà les mères et les fiancées? Pauvres enfants réservés à la fièvre jaune, destinés aux blessures des armes ou au bistouri des chirurgiens!

La voici, cette précieuse Vierge de bois noir. Saint Jacques, rapporte une pieuse tradition, la posa sur un pilier à l'endroit où elle désirait qu'on lui bâtît un temple. De là son nom. A peine distingue-t-on les traits au milieu des couronnes et des bijoux qui les voilent; encore moins devine-t-on la forme du corps, sous la chape hiératique évasée par le bas comme une cloche et surchargée, elle aussi, de broderies, de perles et de diamants. Vue aux lumières d'une multitude de lampes et d'une profusion de cierges, l'image, ainsi parée, prend un caractère étrange, éblouissant. Elle semble participer de la nature du soleil ou des astres, plutôt que tenir de la figure d'un être humain. Elle n'a d'ailleurs rien de commun avec la jolie Vierge de la Renaissance dont on vend à la porte l'image d'argent, de bronze ou d'ivoire.

Une très forte grille d'argent massif, haute de près de deux mètres, ferme le sanctuaire et tient à distance les voleurs aussi bien que les dévots. A travers ses barreaux passent à tout instant des pièces de monnaie qui, avec un bruit métallique, tombent parmi d'autres pièces de monnaie répandues sur le dallage de marbre. C'est le tribut à la *Reine de l'Aragon*, à la Vierge del Pilar, que paye sans regret le soldat, à la veille de son embarquement, la mère dont l'enfant agonise, le mendiant qui prélève une dîme sur les maigres aumônes faites à sa misère.

Quand on s'éloigne de la radieuse chapelle, les autres parties de l'église paraissent vides et désertes. Pourtant, adossé au fond de la nef, se trouve un retable au moins égal en beauté à celui de la Seo. Il est l'œuvre capitale du célèbre sculpteur Damian Forment et fut exécuté de 1509 à 1515 pour l'ancienne église de Notre-Dame. La composition en est simple et belle, l'exécution incomparable, la matière digne du ciseau qui l'a taillée. Sous une suite de clochetons élégants, entourés d'un cadre finement fouillé et doré, se présentent trois bas-reliefs bien distincts et pourtant unis par la composition. Celui du centre, consacré à l'Assomption, offre un merveilleux exemple des ressources que présente un art aussi conventionnel que celui

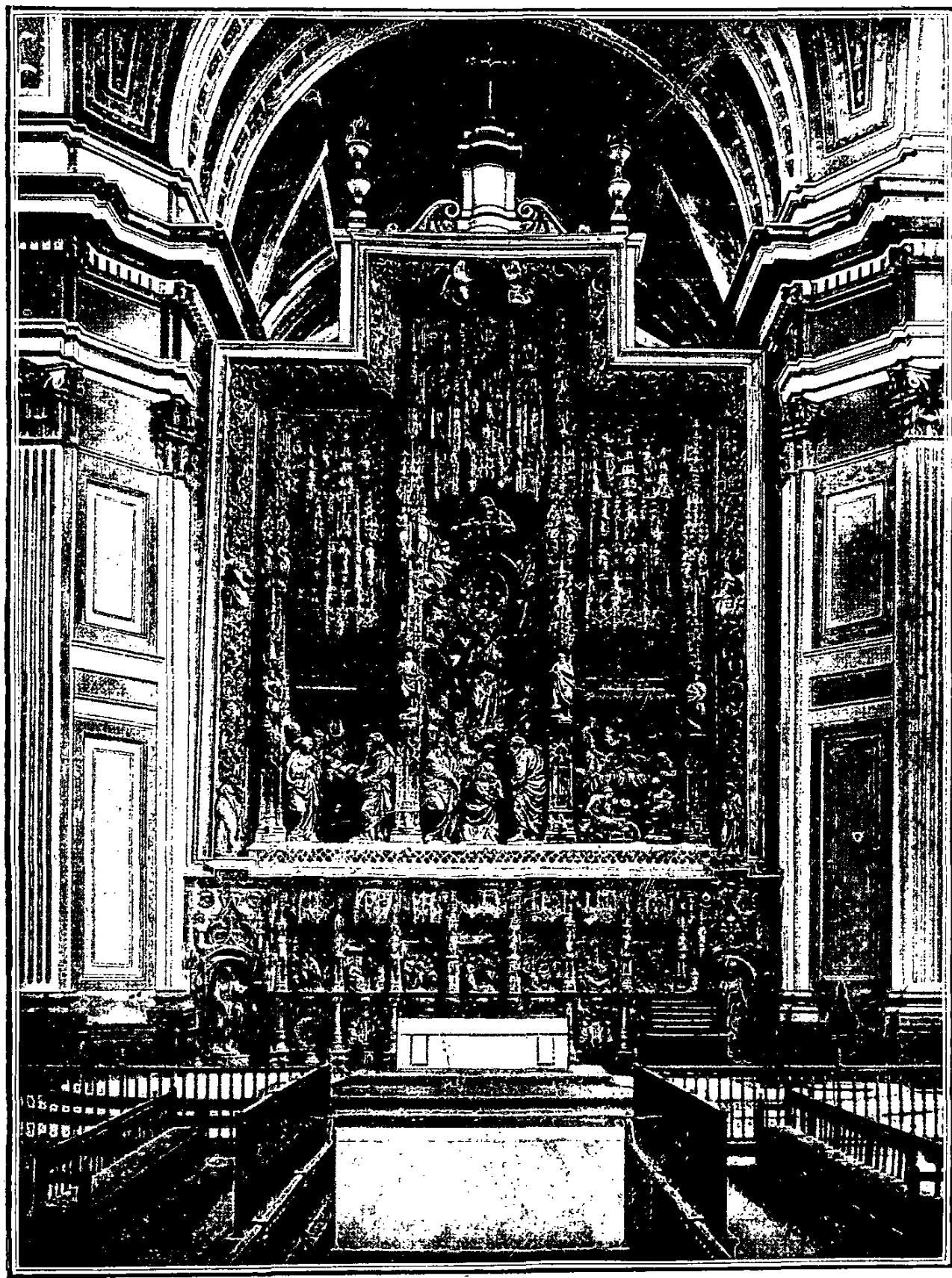
de la sculpture en bas-relief. L'éther où plane la mère du Christ, le ciel où elle partagera la gloire de son divin fils s'étend, se perd, se devine infini. La Vierge a vaincu les lois éternelles qui rivent nos corps à la terre; on la sent entraînée vers les régions sereines, sans que cette victoire sur les forces de la nature fasse violence à nos instincts. Certes, le style ogival de l'œuvre et son indicible délicatesse jurent et détonent avec la masse lourde des énormes piliers entre lesquels on l'a placée, mais elle captive la pensée au point de l'absorber. Elle seule rayonne, elle seule semble se réfléchir dans les yeux.

Au moment où fut composé ce retable, Damian Forment subissait déjà l'attrait de la Renaissance italienne. Les pilastres qui divisent les bas-reliefs, le couronnement des clochetons au-dessus des niches, les deux anges adorant, placés au sommet du retable, en portent la trace. Malgré la beauté de l'albâtre, cette œuvre était polychrome. Comme à la Seo et pour les mêmes motifs, le savon et la brosse ont eu le dernier mot dans la lutte engagée contre la peinture. Il ne reste aujourd'hui aucun indice de couleur, sinon sur deux figures de grandeur naturelle placées à droite et à gauche de l'autel. Par elles, on peut juger combien a été grave le

préjudice causé à l'œuvre du maître.

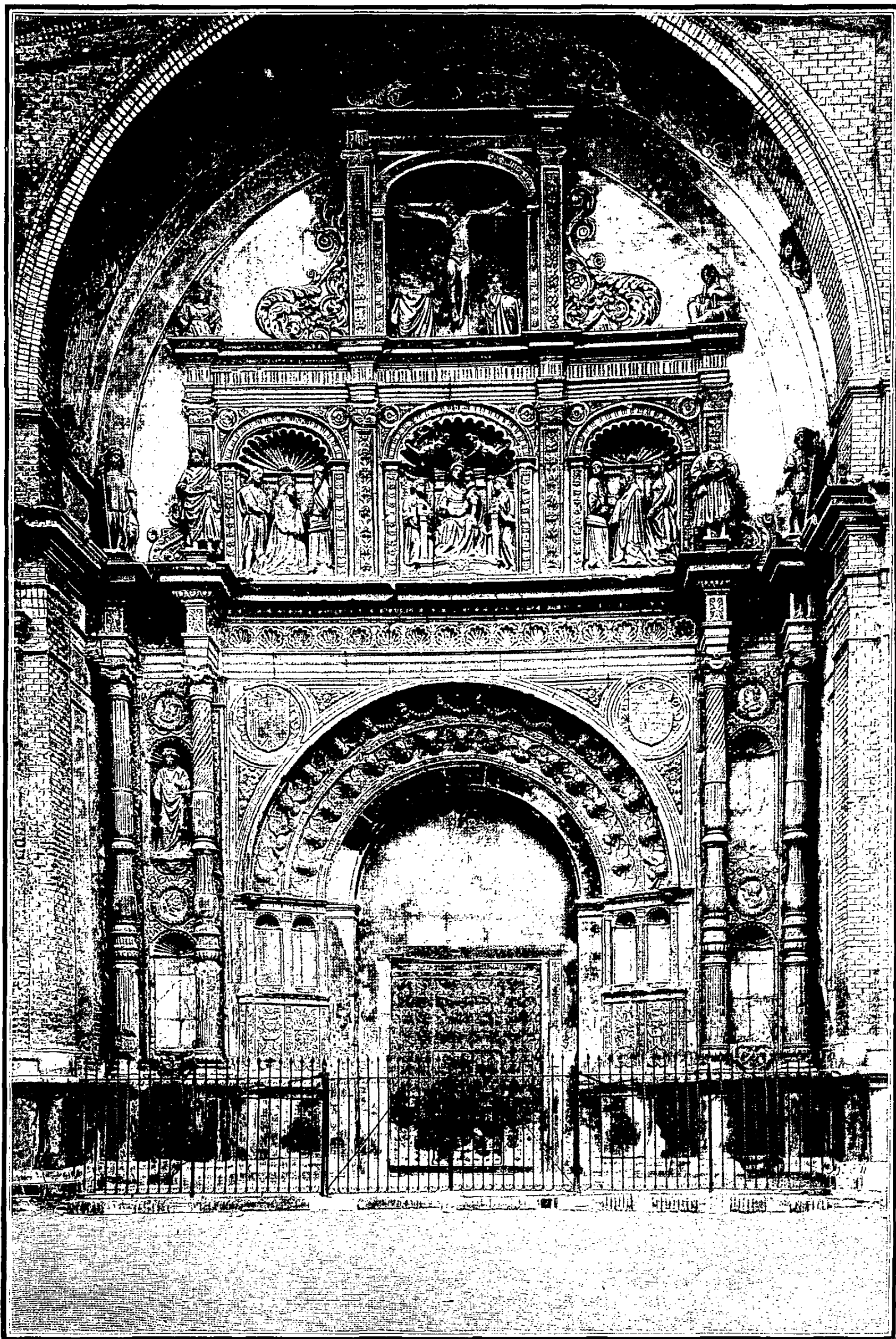
Quand on a vu le retable de Forment, on pourrait quitter sans regret Notre-Dame del Pilar. Pourtant, en descendant la grande nef, les gens scrupuleux s'arrêteront devant la belle Assomption de Carlo Salas, admireront peut-être les stalles du chœur, œuvre du Navarrais Esteban de Obiray, du Florentin Juan Moreto, de Nicolas de Lobato qui les exécutèrent en six ans, de 1542 à 1548. Ils verront avec intérêt la belle grille de bronze ciselée par Juan Tomas Celmar. Il leur sera même loisible de prendre le torticollis de rigueur à regarder les coupes, parmi lesquelles se distingue celle que peignit Goya et qui fut terminée en 1787. Mais on aura beau s'évertuer, on ne sortira jamais del Pilar dans l'état d'émotion que provoque la Seo.

Saragosse s'enorgueillit encore du charmant portail de Santa Engracia, de pur style plateresque et bâti en 1593 par Juan et Diego Morlanes. L'arc est d'aspect triomphal. Un Christ en croix d'une grande beauté occupe le haut du



RETABLE DU MAÎTRE-AUTEL DE NOTRE-DAME DEL PILAR. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

tympan. Dans le registre inférieur trois bas-reliefs juxtaposés semblent s'abriter sous d'immenses coquilles. La corniche puissante les soutient, porte quatre statues et semble reposer elle-même sur des colonnes d'un dessin délicat. Enfin, disposée en archivolt, règne une double guirlande de têtes d'anges dont le charme, le sourire radieux et la grâce incomparable font autant de merveilles. Aujourd'hui



PORTAIL DE SANTA ENGRACIA (PAGE 68). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

cette œuvre exquise se dresse devant une construction moderne. Je ne la qualifierai pas, d'autant que le vaisseau ancien n'était guère plus remarquable :

« Les Pères hiéronymistes devraient bien mettre leur autel devant la porte de leur église, » dit un jour Philippe IV en sortant de Santa Engracia.

Il ne faudrait pas s'attendrir et pleurer sur la disparition de la nef, si le couvent transformé en forteresse pendant la guerre de l'Indépendance, n'avait été le théâtre des épisodes les plus sanglants du siège et s'il n'avait été détruit par une explosion. Sur l'emplacement du beau cloître construit par Tuedilla et dont quelques mauvaises gravures donnent encore une haute idée, au lieu d'une bibliothèque célèbre où étaient conservées les célèbres chroniques d'Aragon, s'élève une caserne. Seules les cryptes restées intactes rappellent le passé et gardent le dépôt sacré des tombeaux antiques qui auraient reçu les ossements des premiers martyrs de Cæsaraugusta.

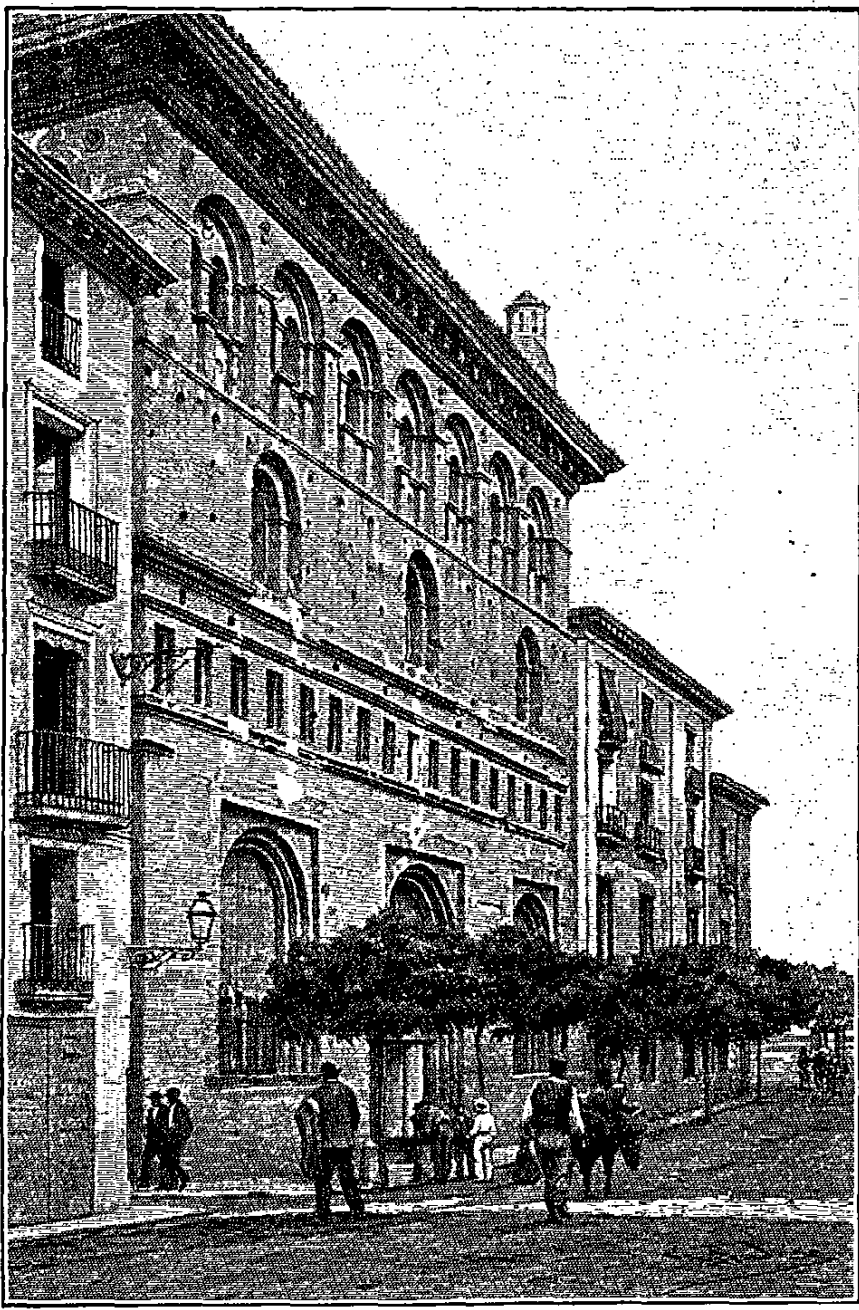
Saragosse n'est pas comme Barcelone une ville au passé nébuleux. Son histoire est connue depuis qu'Auguste érigea la modeste cité de Saldaba en colonie et lui donna son nom.

Une ville qui fut jusqu'au ^{xv}^e siècle la capitale de l'Aragon devait être dotée de palais et d'édifices nombreux. Mais leur destination les désignait à une ruine plus rapide que les monuments protégés par leur caractère religieux. Quelles vicissitudes, quelles transformations n'a point subies le plus vénérable d'entre eux, la citadelle de l'Aljaferia construite à la limite des anciens remparts, au bord du fleuve et dans un site qui, en dépit de l'abandon, est encore plein de charme et de séduction.

C'est en un poème épique qu'il faudrait chanter ses merveilles, les amours d'Abdel Melek et les exploits d'Alonso d'Aragon, dit le Batailleur, quand il mit le siège devant Saragosse et l'emporta de haute lutte.

Ce fait d'armes mémorable où participèrent, comme en une croisade, des contingents fournis par l'Europe chrétienne, s'accomplit en 1118. Un grand nombre de chevaliers français se signalèrent par leur bravoure et, à leur tête, Gaston de Béarn fit même de telles prouesses qu'Alonso lui donna des fiefs nombreux et lui permit d'ajouter à ses titres celui de Seigneur de Saragosse. Sept siècles plus tard, les descendants de Gaston et d'Alonso se retrouveront en ennemis au pied des murs de la vieille cité où leurs aïeux avaient combattu sous le même étendard, et rivaliseront encore de courage et d'opiniâtreté.

Du reste, dans ce long intervalle, que de traités d'amitié, que de paix, scellés sur l'Évangile, que de ruptures éclatantes entre les deux peuples ! Pierre II appelle Simon de Montfort, remporte à son aide des succès décisifs contre les Mores et sauve son héritage d'une ruine menaçante. Quelques années plus tard, en 1213, sa puissance étant affermie, il écoute les propositions des Albigeois, franchit les Pyrénées, secourt les hérétiques révoltés, assiège Muret et meurt devant la place dans une bataille livrée à Simon de Montfort qui est resté le défenseur de la foi. On n'est pas d'accord sur les motifs qui avaient déterminé Pierre II à payer le comte de Montfort d'une telle ingratitude et à courir le risque terrible d'une excommunication majeure. On y a mêlé le nom d'une femme. En vérité, le roi d'Aragon avait pris le parti des hérétiques et s'était rangé auprès des comtes de Toulouse, de Foix et de Comminge parce qu'il ne doutait pas que les troupes alliées ne fussent victorieuses et qu'il espérait profiter de la défaite des



LA LONJA DE SARAGOSSE (PAGE 71). — DESSIN DE BOUDIER.

Français pour forcer les coalisés à reconnaître la suzeraineté de l'Aragon. C'était une véritable félonie. Les contemporains en jugèrent autrement. Dans le récit de la bataille de Muret, aucun chroniqueur n'élève un blâme contre le soldat vaillant et loyal dont Pierre II incarne le type à leurs yeux. Que ne pardonnait-on pas à cette époque en faveur du courage militaire ! Le fils du roi d'Aragon, Jacques I^{er}, qui le pleure comme un

chevalier accompli et l'honneur comme un père modèle et qui jure de suivre toujours son exemple, nous fournit pourtant sur sa propre naissance et sur la nuit qui précéda la mort du monarque des détails bien étranges et qui s'accordent mal avec son admiration. Du palais des Rois Mores, il ne reste que des vestiges conservés dans un musée. Les Aragonais préférèrent garder leurs monuments en morceaux que dans leur intégrité. Ainsi, sous prétexte de la sauver de la destruction, on a démoli une bonne partie de l'Aljaferia et l'on a étendu pêle-mêle sur le dallage d'une salle de l'hôpital les charpentes peintes, les pierres sculptées, les colonnes et les chapiteaux très ornés qui en provenaient. Il serait pourtant bon de comprendre que les monuments en place ont une autre valeur, une autre beauté, un autre intérêt artistique que des membres épars. Si la pitié conseille la conservation des reliques, il n'est pas recommandé de tuer et de dépecer les gens pour meubler les reliquaires.

Le seul fragment de l'Aljaferia sauvé de la destruction est signalé à l'extérieur par un arc que ferme une porte étroite. Le battant s'ouvre, et l'on pénètre dans une petite mosquée encombrée de vieux bois, de sièges cassés, de balais démanchés, de lanternes brisées entre lesquels des générations d'araignées ont tissé leurs toiles devenues lourdes de poussière et où vivent tranquilles de nombreuses colonies de rats. La salle est octogone ; un *mihrab* occupe l'une de ses faces dans la direction de la Mecque. Les clefs et les archivoltes des arcs qui ornent les côtés sont ornées de sculptures délicates, précieusement fouillées. Mais aussi haut que la main peut atteindre, les murs sont pelés, écorchés, dépouillés même de l'enduit que le maçon dut y poser. La mutilation la plus regrettable est celle de la coupole par un plancher construit, dit-on, au temps des Rois-Catholiques. Depuis l'époque où elle fut ainsi décapitée, la mosquée fut sans doute abandonnée. L'archéologue qui la découvrit en 1840 ne poussa pas l'audace jusqu'à demander l'expulsion des habitants. Dans un pays de *fueros* où chacun se souvient de ses privilèges et en réclame orgueilleusement le maintien, les araignées et les rats ont leurs droits à faire valoir devant la Couronne. Qui oserait y toucher ?

Du rez-de-chaussée, un escalier de très nobles proportions conduit aux appartements des Rois-Catholiques. Le plafond a échappé aux ravages du temps aussi bien qu'à la rage des restaurateurs. Il est très simple et d'une tonalité exquise. Ses grosses poutres de chêne vieilli sont relevées d'un peu d'or et de rouge fanés. Sur les entrevous concaves sont représentées les armes de Ferdinand le Catholique : des faisceaux de lances liés par un câble aux gracieux enroulements dont le dessin emblématique se trouve sur les médailles romaines et dans les vieilles armes de l'Aragon. Elles se détachent sur un fond blanc que couvrent des dessins bleus et gris alternés.

Au delà d'un pas-perdu s'ouvre la galerie des fêtes. Ici encore, les parties supérieures de la salle donnent seules l'idée du goût noble et sûr déployé dans la décoration du palais. La salle a de belles proportions. Le plafond est à citer entre les plus beaux. Il se compose de larges caissons carrés dessinés par des poutres où courent, sculptés en plein bois, les faisceaux héraldiques des rois d'Aragon. Au centre de chaque caisson et détachant ses ors sur un fond d'azur et de pourpre, s'élance une clé pendante terminée par



L'ASSOMPTION. — BAS-RELIEF DE NOTRE-DAME DEL PILAR (PAGE 65).
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

une pomme de pin, tandis qu'à la croisée des poutres, d'autres clés plus délicates surgissent d'une étoile formée par des entrelacs. Au-dessous de ce plafond et comme pour en soutenir la magnificence, règne une galerie de bois ajouré comme une dentelle, limitée par un balcon qui orne le tour de la salle. Les dames de la cour s'y plaçaient quand le roi d'Aragon donnait une audience solennelle. Une litre très riche raccorde le balcon et la muraille. Plus bas pendaient ces belles tapisseries de Flandre, ces panneaux brodés ou ces cuirs de Cordoue qui constituaient le mobilier portatif de la Couronne et permettaient de donner promptement une belle parure aux parois nues simplement blanchies à la chaux.

Ces habitudes reportent, semble-t-il, à une époque bien reculée. Et pourtant ils ne sont pas si loin de nous, les temps où les rois de France se faisaient suivre dans leurs voyages de ces tentures et de ces meubles qui rendaient habitables et dignes de leur Majesté des logis abandonnés ! Louis XIII ne rendit-il point à la reine Anne d'Autriche certaine visite bien imprévue et dont les conséquences sont restées mémorables, parce que l'orage qui l'avait forcé de chercher un refuge dans un pavillon de chasse avait été trop soudain pour qu'on eût le temps d'y draper une chambre ? Et voilà pourquoi la France dut à la pluie son Roi Soleil.

Aujourd'hui, en guise de tenture, on a disposé sur les murs un râtelier indiscontinué garni de fusils et de baïonnettes. Quelle opposition entre les ors et les gaies lumières que rencontre le regard quand il s'élève, et ces reflets d'acier qui le blessent au moment où il redescend vers le sol !

Près de la salle du trône existent encore deux pièces qui constituaient l'appartement de Ferdinand le Catholique. C'est la même nudité, le même abandon ; ce sont les mêmes petits carreaux du dallage qui se détachent sous le pied. Mais toujours de beaux plafonds en harmonie avec les proportions moyennes des pièces ; encore des entrelacs géométriques où s'enchevêtrent des étoiles et des croix, où se marient les arts des vaincus et des vainqueurs, où s'unissent le souvenir de ces nations que des haines religieuses, attisées par la joie du triomphe et le désespoir de la défaite, venaient de séparer à jamais. Puis encore, à l'intersection des moulures ces rosaces ornées de pommes de pin, rehaussées de vermillon et dorées, dit-on, avec l'or du Nouveau Monde. La note dominante est l'azur oriental. Il couvre le fond des caissons et des frises très étudiées, comprises entre le plafond et une litre où je lis, sur un champ uni, la devise des Rois-Catholiques, écrite en caractères gothiques : *Tanto monta*. Ici, comme dans la salle du trône, les tapisseries et les cuirs gaufrés placés durant le séjour de la cour et enlevés dès son départ devaient habiller les murailles, tandis que le carrelage disparaissait sous les tapis de Perse que l'Espagne achetait sur les marchés d'Andalousie bien avant l'époque où Venise les fit connaître à l'Europe.

Sainte Isabelle qui a laissé son nom à la salle suivante ne doit pas être confondue avec Isabelle la Catholique. Malgré ses vertus et les services rendus à la foi, la fondatrice de la monarchie espagnole, l'héroïne de Grenade et de Ronda n'a jamais été canonisée. Il s'agit d'une princesse de Portugal, fille de don Pedro d'Aragon et de doña Constance de Sicile. Elle naquit dans une pièce exigüe, très sombre, où l'on a placé comme unique souvenir de cet événement une inscription commémorative incrustée dans le mur. Le guide, un vieux soldat, me fait remarquer que le plancher de cette chambre est justement au-dessus de la mosquée décapitée. « Ici le ciel a vaincu l'enfer ! » ajoute-t-il avec un geste tragique.

A le voir, on ne croirait pas ce vieux brave sujet à des accès d'attendrissement ; et pourtant le voici qui

s'émeut encore en me montrant deux meurtrières pratiquées vis-à-vis l'une de l'autre dans une épaisse muraille et ouvertes d'un côté sur la campagne, de l'autre sur une cour intérieure : « Le Trouvère chantait au pied de cette muraille, » dit-il avec une compassion qui n'a rien de joué, « et là-bas vous distinguez dans la montagne le château de Castejar qui vit se dérouler une partie de ce drame célèbre. » Hormis une mosquée ruinée, rien ne reste



MÉDAILLE DE JEANNE LA FOLLE ET DE CHARLES-QUINT, FACE ET REVERS — D'APRÈS UN MOULAGE.

de cet Aljaferia élevé dès la conquête arabe, détruit dès la conquête chrétienne. A part un escalier et quelques plafonds, sauf le lieu de naissance d'une sainte et une légende poétique, rien ne reste non plus de la demeure abandonnée par Ferdinand le Catholique en faveur du palais de Tolède depuis que son mariage avait consacré l'union de l'Aragon et de la Castille, rien ne reste de cette résidence où le sensuel monarque ramena peu de

mois après la mort de la grande Isabelle, sa nouvelle épouse, cette belle et jeune Germaine de Foix sur qui le monarque comptait pour donner un héritier à la couronne d'Aragon. Vœu impie qui, s'il se fût réalisé, eût compromis sinon détruit le grand œuvre d'Isabelle. C'était par la femme que s'était faite l'Espagne, c'était au trône de l'épouse qu'avait été rivé le trône de l'époux dans ce siècle à jamais glorieux pour la femme, dans ce siècle qui avait vu la Vierge de Domremy rendre la France aux Français et la fille des rois de Castille consommer la défaite des Mores.

La mort qui le frappa très peu d'années après son second mariage déjoua ses desseins et permit à Jeanne la Folle de ceindre les deux diadèmes. L'Espagne était unie pour jamais. Depuis la mort de Ferdinand le Catholique, l'Aragon n'a eu d'autres rois que ceux de la Péninsule.

Je ne sais s'il y faut voir un enseignement ou un symbole, mais tandis que les palais des rois disparaissaient, le palais du peuple, la célèbre Lonja, échappait à toute commotion. Elle fut construite aux frais de dom Hernando, un prélat amoureux des arts et dont l'influence fut grande à Saragosse.

La Lonja est située sur les bords de l'Ebre en face de l'archevêché et semble garder l'issue du pont jeté sur le fleuve à l'entrée de la rue Don Jaime. Un superbe stillicide de bois sculpté la couronne. Les murs massifs sont percés de rares fenêtres et de trois larges portes aux vantaux ferrés de clous vigoureux. A ces caractères, on reconnaît bien l'un de ces palais à tournure de forteresse où vivaient, au xvi^e siècle, la grandesse du nord de l'Espagne et les *ricos homes* de l'Aragon. Les trois portes du rez-de-chaussée



VUE INTÉRIEURE DE LA LONJA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

donnent accès dans une salle grandiose dont les voûtes font ressouvenir de la période gothique. Leurs arcs retombent sur deux rangées de colonnes qui divisent le vaisseau en trois nefs d'égale largeur.

Au fond de la nef centrale se dresse le dais royal. A cette place où siège aujourd'hui l'Alcade s'asseyait jadis le *Justicia*, la personnification la plus haute de ce pays fier de lui-même, soucieux de sa gloire, orgueilleux de son passé.

Le Justicia était élu par le suffrage de ses concitoyens. A son avènement, le roi des Espagnes devait lui rendre hommage à genoux, la tête découverte. Et tandis que le Justicia lui tenait la pointe d'une épée sur le cœur, le monarque jurait solennellement de respecter les privilèges et les franchises, les *fueros* en un mot, accordés ou concédés par ses prédécesseurs.

Qu'étaient donc ces célèbres *fueros* dont l'Aragon s'est prévalu pendant huit siècles, au seul nom desquels ont tremblé les plus puissants souverains et ont éclaté tant d'insurrections ? Leurs racines profondes s'enfoncent jusqu'aux premiers âges de la monarchie et, comme celles de ces arbres géants que la tempête peut abattre, mais qu'aucune force ne saurait arracher, elles périront liées au sol qu'elles ont pénétré. Si l'octroi des *fueros* remonte à l'époque où s'unirent les royaumes du Nord pour expulser les Arabes, leur institution avait été préparée de très longue date par l'habitude qu'avaient prise les souverains de partager leurs prérogatives avec une assemblée émanée de leurs sujets. Et ce n'est pas un des côtés les moins intéressants de cette longue histoire de la monarchie qui deviendra la plus absolue de l'Europe occidentale, de trouver, à son origine, des conseils placés auprès du roi afin de contrôler, de surveiller ses actes et, au besoin, de s'y opposer.

Les premières assemblées datent du iv^e siècle et sont par conséquent antérieures au concile de Nicée. Elles se réunissaient à Tolède, capitale de la monarchie gothique, mais restaient indépendantes du pouvoir royal.

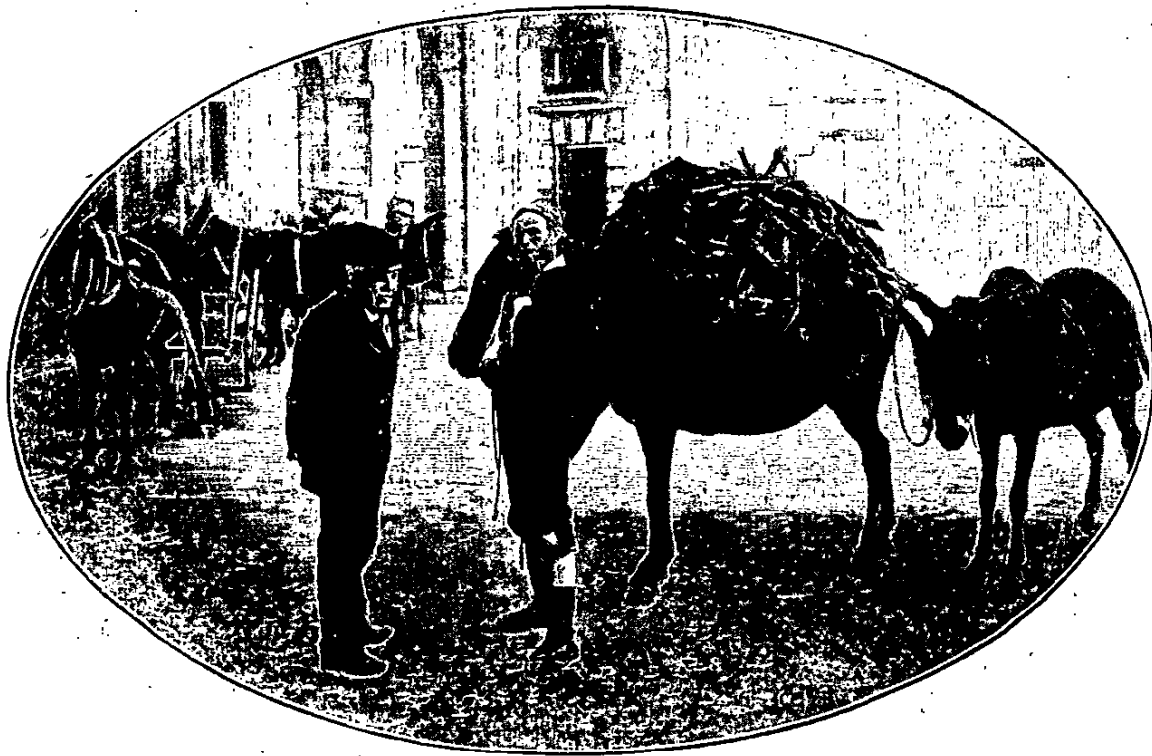
C'est seulement au VI^e siècle, quand Reccarède eut embrassé la religion du Christ et conquis à sa nouvelle foi une partie de la nation, que la Couronne prit part à leurs délibérations. La chrétienté triompha de cette conversion du monarque goth. Une lettre de saint Grégoire le Grand témoigne de sa joie. Elle est écrite en réponse à un message où le monarque annonçait humblement à son nouveau père spirituel la grande décision qu'il avait prise, et le baptême de plusieurs milliers de sujets qui avaient suivi son exemple.

« Que dirai-je au Seigneur quand je me présenterai devant lui les mains vides et que Votre Excellence trainera à sa suite des troupeaux d'âmes fidèles qu'elle a gagnés à la foi par l'empire de la seule persuasion ? Grief terrible qui accusera la tiédeur et l'oisiveté du grand pasteur des fidèles, tandis qu'on verra les saintes sueurs d'un roi chrétien pour la conversion des âmes. »

Dès lors, le pouvoir royal, trouvant un appui très efficace dans le clergé, accrut sa puissance, favorisa son influence et, finalement, s'y inféoda. Dans les nouvelles assemblées, le peuple n'est rien, les nobles ne comptent guère, l'épiscopat domine. Mais alors que les évêques délibèrent sur les affaires civiles, les laïcs ne sont point instruits des questions religieuses. Le résultat de cette abdication fut que, surtout en Castille, l'esprit militaire s'anéantit et que la royauté, amoindrie, désarmée, périt entre un concile et une invasion.

Sila conquête arabe ne fût survenue, un gouvernement théocratique eût bientôt succédé à la monarchie gothique. Pépin et Charlemagne avaient mieux compris leurs devoirs et leurs droits quand ils prenaient le clergé pour allié et non pour maître. Et pourtant le service qu'avaient rendu les évêques en habituant les monarques à compter avec une puissance rivale était immense. On le vit bien plus tard, quand l'Aragon et la Castille libérées de la domination des Mores, voulurent se défendre contre un retour offensif de l'envahisseur. Les villes, les bourgs mêmes étaient très clairsemés sur les marches des provinces reconquises. Pour aider à leur accroissement, pour favoriser la création de centres nouveaux et en former un rempart sous la protection duquel le pays peut se reconstituer et son cœur battre en liberté, les rois transportèrent aux communes frontalières une partie des privilèges reconnus jadis au clergé. Telle est l'origine des *fueros*, d'ailleurs d'autant plus étendus qu'ils avaient été arrachés dans un danger plus grand.

JANE DIEULAFOY.



MARCHANDS DE BOIS A SARAGOSSE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.